AU PLUS BRAVE
LA
PLUS BELLE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANT.

Jouée pour la première fois sur le Théâtre des Amis de la Patrie, le 14 Vendémiaire, 3.e année de l'Ère Républicaine.

Paroles du Citoyen Philipon, Musique du Citoyen Plantade.

Philipon de la Madelaine (J.)

A PARIS,
De l'Imprimerie des Écoles Républicaines,
Rue Martin, n.° 51.

Et se trouve au Théâtre des Amis de la Patrie.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

VICTOR, *Citoyen aisé, Soldat Volontaire.*	Le C. VALVILLE.
VICTORINE, *sa Fille.*	La C. SEVIGNY.
DUFRANC, *Volontaires.*	Le C. DUCAIRE.
LEHARDI, *Volontaires.*	Le C. DUBOIS.
VÉRONIQUE, *Gouvernante de VICTORINE.*	La C. BERGER.
UN OFFICIER.	Le C. FILLON.
VOLONTAIRES.	

La Scène est dans une Place assiégée.

LE Théâtre représente l'entrée du Jardin de VICTOR. A droite est sa maison; à gauche un bosquet découvert au milieu duquel est une table ronde, de pierre; au fond, une grille avec sa porte dans le milieu.

La grille est censée séparer la Cour-jardin d'une rue au-delà de laquelle est le Rempart. Un Corps de garde est présumé attenant de très-près à la grille.

Digitized by Google

AU PLUS BRAVE
LA
PLUS BELLE.

COMÉDIE EN UN ACTE,
EN PROSE,
MÊLÉE DE CHANT.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, LE HARDI, L'OFFICIER, VOLONTAIRES, *costumés comme des gens qui ont passé la nuit au corps-de-garde. Au lever de la toile, ils sont diversement grouppés assis ou debout autour d'une table sur laquelle sont des verres avec deux flacons d'eau de vie.*

VICTOR, *en Carmagnole.*

Je suis bien aise, Camarades, que la très grande proximité où est mon jardin, du poste que vous occupez, me procure l'agrément de vous offrir la petite goute.

Digitized by Google

L'OFFICIER.

Après une nuit passée au Corps de garde, ce n'est pas de refus ; c'est le lait du soldat.

Victor remplit les verres.

QUE cette eau, qui donne la vie,
Double la vigueur de nos bras!
Il faut des forces aux soldats,
Pour servir la patrie.
Buvons à sa prospérité,
C'est boire à notre santé :
Car sans la Liberté,
Que faire de la vie ?

CHŒUR.

BUVONS, etc.

LE HARDI.

MARS, dit-on, puisoit sa valeur
Au caveau du Dieu du Tonnerre,
Le vrai nectar est dans ce verre,
Le vrai courage est dans le cœur.

CHŒUR.

LE vrai nectar, etc.

L'OFFICIER.

QUE la raison, mes bons amis,
En-deçà de l'excès s'arrête ;
Ce n'est qu'en conservant sa tête,
Qu'on la fait perdre aux ennemis.

LE HARDI.

PLUS qu'une rasade,
Je la porte à la beauté,

Digitized by Google

à Victor. A ta fille camarade.
Le Français a toujours fêté,
Et la gloire et la beauté.

CHŒUR.

A ta fille camarade.

TOUS ENSEMBLE.

QUE cette eau qui donne la vie, etc.

L'OFFICIER.

A-propos, est-il vrai que tu maries bientôt ta Victorine?

VICTOR.

Rien n'est plus vrai. Elle a seize ans; il faut qu'elle serve l'État à sa manière.

LE HARDI.

Tu prends-là un joli moment, celui où la place est assiégée.

VICTOR.

Plus le siége nous enleve de monde, plus il faut presser les mariages.

L'OFFICIER.

Il a raison, le papa Victor. N'est-ce pas aussi une superbe musique de nôces pour la fille d'un soldat que le bruit des tambours et des canons?

LE HARDI.

Et si la place est prise?

Digitized by Google

L'OFFICIER.

Elle ne le sera pas où nous ne serons plus.

VICTOR.

Et Dufranc ? Pourquoi ne le vois-je pas parmi vous ?

L'OFFICIER.

Il est de garde à la porte haute.

LE HARDI.

Revenons au mariage. Tu veux, sans doute, que l'époux de ta fille ait de la fortune, toi qui es riche ?

VICTOR.

Plus ma fille a de biens, moins il en faut à mon gendre.

L'OFFICIER.

C'est parler, ça ! Serions-nous sous le régime des mœurs, et de l'Égalité, si l'homme opulent ne s'allioit qu'à l'opulence ?

VICTOR.

Mon enfant est une des plus jolies filles de la Commune.

LE HARDI.

La plus jolie, sans contredit.

VICTOR.

Eh bien, je la donne au plus brave.

Du jardin de la Patrie
Chaque belle est une fleur ;

Digitized by Google

La plus jolie
Doit être le prix flateur
Du plus brave défenseur
De la Patrie.
L'amour ici pour son flambeau
Doit prendre celui de la gloire ;
C'est du drapeau de la victoire
Qu'il doit se former un bandeau.

Du jardin, etc.

Oui, je n'exige autre chose de mon gendre, que d'être riche en vrai courage.

LE HARDI.

Je te prie de te souvenir que j'ai fait mes preuves.

L'OFFICIER.

Tu le dis trop.

LE HARDI.

Il n'y a que les sots qui se méconnoissent.

L'OFFICIER.

Il n'y a que les fanfarons qui se vantent.

LE HARDI.

Mais, enfin, quel est le brave à qui la main de Victorine est promise ?

VICTOR.

Le Comité militaire le nommera.

L'OFFICIER.

Tu as bien fait de t'en rapporter à lui ; sa déci-

Digitized by Google

sion devient une espèce de loi, qui, sans étouffer les jalousies, prévient, au moins, les querelles. (*regardant à sa montre*) Camarades, le tems passe, ici, bien vite, retournons à notre poste. (*à Victor*) Grand merci de ta bonne liqueur. (*ils sortent.*)

SCÈNE II.

VICTOR, LE HARDI.

LE HARDI.

Je suis fâché que tu n'ayes pas mis ta fille à un concours différent; je t'aurois apporté pour ma part dix à douze moustaches d'Autrichiens.

VICTOR.

Prends seulement garde aux tiennes. Dis-en moins, et fais-en plus.

LE HARDI.

C'est qu'on m'a vu, plus d'une fois, au champ d'honneur.

VICTOR.

Te crois-tu le seul bon soldat de la garnison?

LE HARDI.

Je ne dis pas cela; mais conviens avec moi....

VICTOR.

Je ne m'expliquepas. Le Comité décidera; et il s'en occupe à ce moment.

Digitized by Google

LE HARDI.

A ce moment?

VICTOR.

Oui.

LE HARDI.

Je cours lui rappeller mes services ; trop souvent, les absens ont tort. *(il sort.)*

SCENE III.

VICTOR, *seul.*

Ce qu'il dit-là, pouvoit être vrai, autrefois. Quand un gouvernement corrompu n'accordoit rien qu'à l'intrigue, il falloit bien que les intrigans assiégeassent la porte du distributeur des graces. Mais il n'y a plus, aujourd'hui, d'enfant de la faveur ; nul n'est fils que de ses vertus. *(il s'approche de sa maison et il appelle)* Véronique.

SCÈNE IV.

VICTOR, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE, *avec volubilité.*

Que desire le Citoyen? depuis que j'ai eu le bonheur d'entrer dans la maison du Citoyen, il a dû s'appercevoir que je suis, à chaque instant, dis-

Digitized by Google

posée à lui prouver mon zèle et mon attachement à son service.

VICTOR.

Ma fille est-elle habillée?

VÉRONIQUE.

Oui, Citoyen. Mais il faut qu'elle s'habille comme pour un jour de noce! On dit qu'elle se marie demain, après demain, peut-être aujourd'hui. J'ai soutenu que cela n'étoit pas; car, enfin, j'en saurois quelque chose.

VICTOR.

A-t-elle déjà déjeuné?

VÉRONIQUE.

Non, Citoyen. Mais c'est bien plaisant; on ajoute que le Citoyen, fait de sa fille une espèce de billet de loterie, et qu'il s'en rapporte, pour le choix d'un époux, au hasard, ou la décision d'un Comité.

VICTOR.

Et le déjeuner de ma fille est-il prêt?

VÉRONIQUE.

Oui, Citoyen. Celui qui obtiendra la préférence fera, certainement, bien des jaloux. Pour moi, je fais des vœux sincères pour le Citoyen Dufranc, et je crois que le cœur de la belle Victorine....

VICTOR.

Que dis-tu de Dufranc?

Digitized by Google

VÉRONIQUE.

Rien, Citoyen, rien. (*à part*) O ciel! Qu'allois-je faire?

VICTOR, *à part.*

Quelle babillarde, ma belle-mère m'a donné là! (*haut*) Véronique enlève ces bouteilles, ces verres; apporte ici le déjeuner de ma fille, et fais-là venir.

VÉRONIQUE. *Elle va d'abord vers la table; puis revient.*

Oui, Citoyen. Si vous voulez, j'irai avertir tout de suite la Citoyenne votre fille. . . . mais non, il vaut mieux, comme vous me l'ordonnez, que j'enlève ceci sans différer. Oh! je ne serai pas longtems à revenir. Ne vous impatientez pas.

Elle emporte ce qui est sur la table.

SCÈNE V.

VICTOR, *seul.*

MA fille seroit-elle en effet amoureuse? . . . . . rien ne me l'a fait encore appercevoir. . . . je n'aime point les mariages d'intérêt; ceux d'inclination ont bien aussi leurs dangers. L'inclination n'est, trop souvent, fondée que sur l'erreur des sens; et le goût, sans l'estime ne peut durer. . . . Les mœurs! les mœurs! elles sont le gage du salut public, et la source du bonheur des familles.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

VICTOR, VICTORINE, VÉRONIQUE, *arrangeant le déjeuner.*

VICTOR.

Viens, ma fille, viens embrasser le meilleur de tes amis.

VICTORINE.

Je n'ai jamais douté, mon père, de son attachement pour moi.

VÉRONIQUE.

Voilà du thé pour la Citoyenne; qu'est-ce que j'apporterai pour le Citoyen? du chocolat? du beurre frais, des petites raves?

VICTOR.

Un verre de vin.

Véronique sort.

SCÈNE VII.

VICTOR, VICTORINE.

VICTOR, *lui versant du thé.*

Commence toujours ton déjeuner. La plus grande preuve, mon enfant, que tu puisses recevoir de ma

Digitized by Google

tendresse, est la manière même dont je te donne un mari; je veux que le plus brave épouse la plus belle.

VICTORINE.

Je ne suis pas à beaucoup près la plus belle; mais pourquoi m'exposer à épouser un inconnu?

VICTOR.

Un inconnu, ma fille! le bon Républicain n'est un inconnu pour personne.

VICTORINE.

Mais crois-tu donc que le cœur se donne ainsi, à volonté?

SCÈNE VIII.

Les mêmes, VÉRONIQUE, *apportant du pain et du vin.*

VICTOR.

Je te remercie, Véronique, assieds-toi là, et déjeune avec nous. (*à sa fille*) Le cœur, ma fille! il est sujet à trop d'illusions pour faire un bon choix. Élève ton ame à la hauteur de la République. Songe plus aux obligations que le mariage impose, qu'aux agrémens qu'il promet. C'est une association civique, à laquelle la nature n'attache quelques attraits, que pour nous lier davantage au devoir; et, pour une association de cette importance, l'homme qu'on estime, vaut souvent mieux que l'homme qu'on aime.

Digitized by Google

VÉRONIQUE.

Du Citoyen père
L'avis est fort bon,
C'est parler raison
De feu mon grand père,
A ma pauvre mère,
Voici la leçon.

Je veux que l'estime
Dirige l'amour,
Mais j'ai pour maxime
Qu'il faut qu'à son tour,
De ses feux, l'amour
Réchauffe l'estime.

Leur parfait accord
Fait le bon ménage.
Seule, en mariage,
L'estime auroit tort.
L'estime est de glace,
L'amour est brûlant;
Mais il est charmant,
Et rien ne remplace
Ce doux sentiment.

VICTOR, *à Véronique.*

Véronique! . . . . . .

VÉRONIQUE.

Je veux que l'estime, etc.

VICTORINE.

Tu me trouveras toujours disposée à t'obéir, . . . puisqu'à mon obéissance. . . . est attaché ton bonheur.

VICTOR.

Et plus encore le tien. (*on sonne dans la maison*) on a sonné.

Digitized by Google

VÉRONIQUE.

Je vais voir ce que c'est.

VICTORINE.

Tu m'apporteras mon ouvrage, je travaillerai ici. Il fait si beau! (*à part*) j'espère aussi que Dufranc s'y rendra.

SCÈNE IX.

VICTOR, VICTORINE.

VICTOR.

CETTE femme est bien causeuse..... au reste, chacun a ses défauts. Revenons à ce que je te disois: on n'est épouse, ma fille, que pour devenir mère. Épouse! Mère! quels engagemens renferment ces deux mots! Le fardeau du mariage est quelquefois bien lourd; et l'amour, s'il est seul, se lasse bientôt de le porter, parceque, chaque jour, l'amour s'affoiblit. Au contraire l'estime mutuelle en allége le poids, parce que le tems ajoute sans-cesse une force nouvelle à ce sentiment.

VICTORINE.

Il me semble que Dufranc est bien estimable.

VICTOR.

Oui; il se conduit avec autant de sagesse que de courage; mais il n'est pas le seul qui mérite cet éloge. Le Hardi, et d'autres sont aussi honorés des suffrages de leurs chefs.

Digitized by Google

SCÈNE X.

Les mêmes, VÉRONIQUE, *apportant son ouvrage et celui de Victorine.*

VICTOR.

QUELQU'UN demandoit-il à me parler?

VÉRONIQUE.

Non, Citoyen, c'est la voisine Dupont qui venoit pour quelques détails de ménage; mais elle m'a dit que les ennemis s'approchoient du rempart, et que, bientôt.....

VICTOR.

Propos de femmes, que tout cela. Cependant, lorsqu'il s'agit de la chose publique, le moindre bruit n'est pas à négliger. Je vais m'éclaircir. (*il sort*)

SCÈNE XI.

VICTORINE, VÉRONIQUE.

VICTORINE.

CROIS-TU vraiment qu'on aille donner l'assaut à la place?

VÉRONIQUE.

Elle me l'a dit, je ne le pense pas; je n'ai vu

Digitized by Google

aucun mouvement dans la rue. Mais je ne suis pas fachée d'avoir éloigné par ce moyen-là le Citoyen votre père. Je veux vous parler de ce mariage sur lequel vous avez dû pressentir mon opinion, par la manière dont je me suis expliquée, tout-à-l'heure, devant lui.

VICTORINE.

Je m'en suis apperçue; j'ai même craint qu'il ne se fachât.

VÉRONIQUE.

Je crois qu'il panche un peu pour le Citoyen Le Hardi !

VICTORINE.

Le Hardi !

VÉRONIQUE.

Oui, ce fier-à-bras, ce capitaine tempête: mais il ne vous convient pas. Est ce que vous renonceriez au généreux Dufranc? Est-ce que vous consentiriez à épouser ou ce matamore, ou le premier venu?

VICTORINE.

Puis-je contrarier l'intention de mon père?

VÉRONIQUE.

Quelle idée est la sienne de s'en rapporter à un comité militaire pour donner un époux à sa fille! s'il s'agissoit d'essayer un fusil, une bayonnette, un sabre, à la bonne heure; mais, attendez donc Citoyenne, un mari ne s'éprouve pas de la même manière; avant de l'épouser, il faut le connaître; il faut s'aimer.

Digitized by Google

VICTORINE.

Mon sentiment s'accorde parfaitement avec ton opinion.

VÉRONIQUE.

Et votre petit cœur s'accorderoit encore mieux avec celui de Dufranc, n'est-ce pas? il est brave, et vous jolie; il est généreux, et vous obligeante; il n'est pas sot, et vous avez de l'esprit; il a des mœurs, et vous êtes la vertu même; excellent républicain, et vous bonne patriote. Oh! toutes ces convenances-là doivent l'emporter sur la décision de tous les comités possibles.

VICTORINE.

Mais, enfin, mon père a soumis ma destinée à cette décision; il le veut.

VICTORINE.

Que puis-je faire?
Il est mon père;
Et jamais un père n'a tort.
A sa sagesse,
A sa tendresse,
Je dois abandonner mon sort.
Sur mon enfance, et mon jeune âge,
Il n'a versé que des douceurs.
Un ruisseau, coulant sur des fleurs,
De ma vie est la douce image.
Ah! comment pourrois-je oublier
Ses caresses, sa complaisance?
Oui, je dois tout sacrifier,
Pour embellir son existence.

Que puis-je faire, etc.

VÉRONIQUE.

Faut-il qu'un père
Soit si sévère?
L'abus de ses droits est un tort.
Raison, tendresse,
Veulent qu'on laisse
Les enfans maîtres de leur sort.
L'arrangement d'un mariage
Est celui d'un vase de fleurs.
L'amour doit régler les couleurs,
Et présider à l'assemblage.
La raison pourroit oublier
La fleur qui plait de préférence.
Mais l'amour est le jardinier
Qui des cœurs connoît la nuance.

Faut-il qu'un père, etc

Digitized by Google

SCÈNE XII.

Les mêmes et DUFRANC, *qui est censé avoir entendu la fin de la conversation.*

DUFRANC.

Je ne viens pas belle Victorine, vous engager à désobéir au plus respectable des pères.

VÉRONIQUE.

Mais non; il ne faut pas qu'elle obéisse si aveuglément; il y a, tout au moins, des représentations, des démarches à faire. La soumission doit avoir ses bornes; et vous venez, Citoyen Dufranc, vous venez tout-à propos pour m'aider à la convaincre: il n'est rien tel que l'amour, pour faire entendre raison à une fille.

VICTORINE, *avec embarras*,

A Véronique.

Que parlez-vous d'amour? (*à Dufranc*) On nous avoit dit, Citoyen, que vous étiez dans un poste éloigné.

DU RANC.

J'y suis, en effet, depuis trois jours, et je ne l'ai point quitté: mais l'officier qui le commande, exige que j'aille prendre quelque repos; et moi, loin de chercher au logis, un sommeil qui me fuiroit, je venois m'entretenir avec Victor des

Digitized by Google

intérêts de la patrie ou plutôt je venois jouir près de son adorable fille, de quelques instans de bonheur.

VÉRONIQUE.

Mais il n'y a donc pas de bruit, comme le disoit la mère Dupont? pas d'assaut, de carnage, de feu, de sang, que sais-je?

DUFRANC.

Je n'ai pas apperçu le moindre mouvement extraordinaire. Il n'est de trouble que dans mon cœur. Combien il est agité? Plut-à-dieu que je n'eusse qu'à marcher aux combats! J'y volerois avec transport: je n'éprouverois certainement pas le saisissement qui me pénétre.

VICTORINE, *à part.*

Ah! je ne suis pas plus tranquille.

DUFRANC.

De cette journée, oui de cette journée dépend le destin de toute ma vie. Si je vois celle que j'adore, devenir la flatteuse récompense d'un de mes rivaux l'univers s'anéantit pour moi; un vaste désert le remplace; mon cœur déchiré, perdu, ne tient plus à l'existence; la gloire même est sans attraits à mes yeux. Estime, avancement, lauriers, je n'ambitionnois tout cela, ô ma Victorine! que pour avoir lus à t'offrir.

VICTORINE.

Ah! Dufranc!.... Véronique, je ne sais où j'en suis.

Digitized by Google

VÉRONIQUE.

Pourquoi vous livrer aussi à des idées sombres?

DUFRANC.

Je ne suis plus maitre de moi. J'irai défier la mort au milieu des bataillons ennemis, et, si la cruelle se dérobe à mes poursuites, ce fer me délivrera d'une vie à laquelle je n'attachois quelque prix, que par la douce espérance de la voir, un jour, s'embellir de tous vos charmes.

VÉRONIQUE, *ayant cherché plusieurs fois à le couper.*

Mais laissez-moi donc dire. En vérité, les amoureux sont insoutenables; il n'y a pas moyen de placer un mot.

DUFRANC.

Parlez, belle Victorine: est-ce vraiment d'une décision étrangère, que dépend le don de votre main?

VICTORINE.

Que puis-je vous répondre? la main d'une fille ne doit-elle pas être à la seule disposition de son père?

VÉRONIQUE.

Non, Citoyenne.

DUFRANC.

En ce cas, je dois y renoncer. Il y a dans la la garnison, tant de braves volontaires..... Aucun, non, aucun ne saura, mieux que moi, appré-

Digitized by Google

cier vos rares qualités ; aucun n'apportera à vos pieds un cœur plus brûlant ; mais leur mérite m'effraye ; je sais ce qu'ils valent ; et restant seul, avec mon amour, je verrai se réunir sur un autre, des suffrages...

VÉRONIQUE.

Personne ne les mérite plus que Dufranc ; d'ailleurs, ne suis-je pas pour vous ? allez, votre mariage avec Victorine est écrit dans son cœur et dans ma tête. Laissez-moi faire.

DUFRANC.

Véronique a t-elle bien lu dans votre ame ? L'amour y parle-t-il en ma faveur ? auriez-vous assez de fermeté pour ne pas souscrire à une décision dont je ne serois pas l'objet ?

VICTORINE.

Si vous saviez quel est l'empire de mon père sur sa fille ! . . . .

DUFRANC.

Mais si mon heureux destin fixoit sur moi l'attention des Commissaires ? . . .

VICTORINE.

Ah ! mon ami, ils ne feroient que confirmer le choix qu'à fait mon cœur. (*Elle se couvre le visage d'une main ; Dufranc, à genoux, se saisit de l'autre.*)

VÉRONIQUE.

Le voilà donc cet aveu que j'attendois. je savois bien que ça finiroit ainsi. J'ai été jeune, j'ai connu l'amour.

Digitized by Google

DUFRANC.

Victorine ! de grace ! ne détournez pas de moi vos célestes regards ; ne retractez pas un aveu qui me donne un nouvel être, et me place bien au-dessus de mes rivaux.

VICTORINE.

Retirons nous, j'en ai trop dit. J'oublie que je dois m'arracher à la tendresse, pour être toute à l'obéissance.

DUFRANC.

Pourquoi vous éloigner ? pourquoi m'envier le seul instant de bonheur dont vous ayez payé, jusqu'à ce jour, l'amour le plus vif et le plus tendre ?

VICTORINE.

Adieu, Dufranc ! mon père peut survenir ; que penseroit-il s'il me surprenoit avec vous, et dans cet état d'émotion qu'il me seroit impossible de lui déguiser ? Adieu ! *Elle s'éloigne, aprés que Dufranc lui a baisé la main.)*

VÉRONIQUE, *à Dufranc*

Vous l'aurez, fiez-vous en à moi. Je parle peu : mais j'agis.

SCÈNE XIII.

DUFRANC, *seul.*

DIEU des cœurs amoureux
J'ai déjà ton suffrage !
Dieu des cœurs courageux,

Digitized by Google

Viens achever l'ouvrage !
Mon ame, entre vous deux,
Sans cesse se partage ;
Servez, servez mes vœux
Achevez votre ouvrage.
D'un soldat plein d'ardeur
Exaucez la prière ;
La patrie à mon cœur,
Ne sera que plus chère.

DIEU des cœurs, etc.

SCÈNE XIV.

DUFRANC, LE HARDI.

LE HARDI.

LE Citoyen Dufranc étoit sans doute, ici, occupé à jouir de son triomphe?

DUFRANC.

Citoyen ! triomphe ! mon camarade, ce langage entre nous deux est tout-à-fait nouveau pour moi.

LE HARDI.

Il n'a, cependant, rien d'étrange. Citoyen est une dénomination très-républicaine. A l'égard du triomphe, on dit que le beau Dufranc obtient, aujourd'hui, la main de la belle Victorine.

DUFRANC.

Quoi ! je serois assez heureux ! . . . Parle, camarade : d'où le sais-tu?

LE HARDI.

Voilà un transport, qui est bien plus d'un fade amoureux que d'un brave soldat.

Digitized by Google

DUFRANC.

Je serai soldat quand il faudra ; laisse-moi me livrer devant un camarade qui m'est cher, et à qui je crois l'être, aux doux mouvemens que m'inspire ta bonne nouvelle. D'où la sais-tu ?

LE HARDI.

On l'a répandue au corps-de-garde.

DUFRANC.

En ce cas, rien n'est moins certain.

LE HARDI.

Je le désire.

DUFRANC.

Pourquoi ?

LE HARDI

Parce que je pretends à la main de Victorine, et qu'un autre avant de l'obtenir, doit me la disputer.

DUFRANC.

Et de quel droit Le Hardi se constitueroit-il l'arbitre du sort de la fille de Victor ?

LE HARDI.

Du droit que la nature avoue, mon amour et mon épée.

DUFRANC.

Quant à l'amour, je ne crois pas que personne ici connoisse, mieux que moi, tout le prix de Victorine, et lui rende un hommage plus ardent, plus pur. . . .

LE HARDI.

Hommage pur, ardent ! propos de boudoir

Digitized by Google

Un soldat n'aime point en petit maitre. Victorine doit être le prix de la bravoure.

DUFRANC.

Camarade, je n'ai pas, comme certaines gens, la ridicule prétention de valoir mieux que tout autre ; c'est l'ennemi qui en décidera ; c'est à la manière dont nous le combattrons, que se marquera la nuance de ton courage et du mien.

LE HARDI.

Ce n'est pas dans le tumulte d'une bataille qu'il est possible de s'en assurer ; c'est dans le tête-à-tête d'un combat, oui, c'est-là, seulement, qu'on peut juger du courage.

DUFRANC.

Abjure cet odieux préjugé. Ne confond pas, avec la véritable valeur, cet art méprisable du spadassin, qui ne provoque le combat, que parce qu'il se flatte de l'écarter par son audace, ou d'y échapper par son adresse. Le vrai courage n'est jamais séparé du devoir ; et, dans ces viles attaques de gladiateurs, la patrie gémissante n'a jamais qu'à pleurer une victime, et à détester un bourreau.

LE HARDI.

Laisse-là ces petits subterfuges, qui ne prouvent que trop, combien peu tu es digne de Victorine.

DUFRANC.

Camarade, j'ai bien voulu jusqu'à présent, et je veux bien encore, ne pas t'entendre : je vois que la passion t'égare ; et les injures qu'elle dicte, je

Digitized by Google

sais les pardonner. Écoute : le prix que tu veux ici me disputer, ne m'est point encore accordé ; mais je te déclare que si j'ai le bonheur de l'obtenir, j'aurai la force de le conserver ; et que nul ne me forcera jamais impunément à me défendre.

LE HARDI.

Vains propos ! Le bruit public te donne la préférence, voyons si tu sauras la justifier. (*Il porte la main à son épée.*)

DUFRANC.

A la patrie
J'ai promis ma foi ;
Et ma vie
N'est plus à moi.

Au devoir je serois rebelle ;

Je respecte la Loi ;

Dans toi je chéris un frère.

La République est notre mère.

A ma patrie
J'ai promis ma foi
Et ma vie
N'est plus à moi.

LE HARDI.

DÉFENDS-TOI.

A l'honneur sois fidèle.

Le foible à son secours l'appelle,
Le brave la porte avec soi.

Dans toi je hais un rival.

Laisse-là ton amour filial.

Comme toi j'aime la patrie.
Veut-elle que l'honneur s'oublie ?
Défends-toi.

SCÈNE XV.

Les mêmes. L'OFFICIER, *plusieurs Volontaires accourans du corps-de-garde*, VICTOR, VICTORINE, VÉRONIQUE, *sortant de la maison.*

QUELLE est cette aveugle rage ?
C'est contre nos ennemis,
Qu'il faut déployer son courage.

Digitized by Google

DUFRANC.

OUI marchons aux ennemis :
C'est là que d'un combat permis
Je te jette le gage.
Voyons qui fera davantage
Pour le salut de son pays.

LE HARDI.

JE l'accepte ; voyons qui fera davantage
Pour le salut de son pays.

VICTOR, LES VOLONTAIRES, LES FEMMES.

MONTREZ qui fera davantage
Pour le salut de son pays ;
C'est là le seul combat permis.

L'OFFICIER. *On entend la genérale.*

MAIS quel bruit se fait entendre ?...
L'ennemi veut-il nous surprendre ?
Le bruit augmente
Oui la patrie est en danger :
Courons la défendre,
Jurons de la venger.

CHŒUR.

COURONS la défendre,
Jurons de la venger.

Ils sortent précipitamment ; Victor entre chez lui, prend ses armes, et court les rejoindre.

SCÈNE XVI.

VICTORINE, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE.

VOILA un bien facheux contre-tems, il faut l'avouer ; et cela, dans le moment où l'on alloit vous annoncer que Dufranc sera votre époux.

Digitized by Google

VICTORINE.

La décision du Comité n'est pas officiellement connue ; jusques-là, mon bonheur est incertain.

VÉRONIQUE.

Comme le cœur aime à se tourmenter ! le bruit étoit général que Dufranc avoit obtenu toutes les voix. Oui tout le quartier me l'avoit dit ! allez, allez, la chose est sure.

VICTORINE.

Il m'est bien doux de le croire !... oui, j'étois au moment de voir combler mes vœux ; le suffrage de ses supérieurs, celui de l'opinion publique, me rendoient fière, de la préférence que lui avoit accordée mon amour. Pourquoi faut-il que, précisément à ce moment là, un signal d'alarme me plonge dans de nouvelles inquiétudes?

VÉRONIQUE.

En vérité cela est tourmentant : et puis, que sait-on ce qui peut arriver ? Pour les hommes, ce n'est rien d'être dans une Ville de guerre ; ils tuent, ou ils sont tués ; eh-bien, tout est dit. Mais nous, à qui l'on ne permet pas de porter les armes, que devenir ?.... il faut pourtant que je sache ce qui se passe : être là, seule, les bras croisés, l'esprit inquiet, le cœur dans une agitation.... C'est plus fort que moi.

VICTORINE.

Tu m'abandonnes dans le moment de ma vie, où j'ai le plus besoin de n'être pas seule!

Digitized by Google

VÉRONIQUE.

C'est pour vous être plus utile. Je ne suis pas curieuse, oh ! non, pas dutout. Mais enfin, il est bon de savoir où l'on en est. Quand on n'apprendroit autre chose, si-non qu'on ne sait rien, c'est toujours ça. Je ne m'éloigne pas, soyez tranquille, je reviens dans l'instant. (*elle sort*)

SCÈNE XVII.

VICTORINE, *seule.*

VICTOIRE, et vous amours !
Couvrez mon amant de vos ailes,
Veillez sur ses jours !
Veillez, et de palmes nouvelles
Couronnez-le toujours.

Est-il une cause plus belle ?
Il combat pour la Liberté.
Peut-être, son amante enflamme aussi le zèle,
Dont il est transporté.
Est-il une cause plus belle ?

Mais de quel frayeur mon sein est agité ?
Je crois voir son sang qui ruisselle.
La Liberté va perdre un défenseur fidèle....
Ah ! qu'il périsse plutôt qu'elle !...
Sauvons, sauvons la Liberté :
Qu'elle soit des Français, la Déesse éternelle !

VICTOIRE, et vous amours, etc.

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

VICTORINE, VÉRONIQUE.

VÉRONIQUE, *hors d'haleine.*

Nous sommes perdues, Citoyenne; je ne vois que des gens qui courent. La voisine Simon se barricade dans sa boutique, la commère Geoffroi est descendue dans sa cave. Où nous mettrons-nous? mon dieu! mon dieu!

VICTORINE.

Cet excès de peur sied mal à des Républicaines. Gardons notre présence d'esprit, et sachons mourir s'il le faut. Viens m'aider à fermer la grille. Nous rentrerons ensuite; et nous saurons encore en mourant, faire respecter, à nos ennemis, le nom Français.

Elles vont pour fermer la grille, Victor s'y présente à ce moment.

SCÈNE XIX.

Les mêmes, VICTOR.

VÉRONIQUE, *en le voyant fait un cri.*

Les voici; cachons-nous.

VICTORINE.

C'est mon père. Ah! puisque je te vois, la République n'est pas en danger.

VICTOR.

Non, certainement si elle étoit encore en péril,

Digitized by Google

je ne serois pas ici. Véronique, débarasse-moi de mes armes. *(elle les emporte et revient.)*

VICTORINE.

On a cherché a effrayer Véronique sur le sort de la journée.

VICTOR.

Elle aura pris des cris de joie, pour des cris de détresse ; la peur dénature tout.

VÉRONIQUE.

Quoi ! il ne s'agissoit pas de donner l'assaut à la place ? de passer la garnison au fil de l'épée ; de mettre tout-à-feu et à sang?

VICTOR.

D'où te viennent ces frayeurs ridicules ? rien de tout cela ; quelques bataillons Autrichiens s'avançoient pour insulter un de nos ouvrages, que leur Canon avoit endommagés. On à envoyé contre eux, un détachement de jeunes volontaires ; on nous à rangé sur les remparts, nous autres pères de famille ; et bientôt, les vils satellites des Tyrans ont fui devant les soldats de la Liberté.

VICTORINE.

Et les Volontaires sont-ils de retour ?

VICTOR.

Ils doivent l'être ; car on n'a pas marchandé l'ennemi. Les Sans-Culottes vont vite en besogne ; ils ont plutôt vaincu, qu'on n'a sonné la charge.

VICTORINE,

Digitized by Google

VICTORINE.

Et tu les crois de retour ?

VICTOR.

J'apperçois Le Hardi qui nous en instruira.

SCÈNE IV.

Les mêmes, LE HARDI.

VICTOR.

Ou est donc Dufranc ?

LE HARDI.

Il n'est pas rentré avec nous.

VICTORINE.

Dufranc n'est pas rentré !

LE HARDI.

Le Bataillon est revenu sans lui.

VÉRONIQUE.

Il aura reçu quelques blessures ; peut-être on l'aura fait prisonnier.

VICTORINE.

Il seroit mort, plutôt que de se rendre.

VICTOR, *à Le Hardi.*

Seroit-il, effectivement, resté parmi les morts ?

LE HARDI.

Je n'en suis pas sûr, mais je le crains. Le fait est qu'il n'est pas revenu avec la troupe.

Digitized by Google

VICTOR.

Et tu ne sais rien de ce qui lui est arrivé ?

LE HARDI

Je sais que je lui dois tout. J'étois enveloppé et prêt à perdre la vie. Dufranc m'apperçoit, il accourt, les éclairs sont moins rapides ; renverse, abat tout ce qui m'entoure, me degage, et vole à d'autres succès.

VICTOR.

Tu ne l'as pas revu ?

LE HARDI.

Je l'ai cherché vainement... mais, quel bonheur! Par quel Prodige ! Voici mon Libérateur ! (*ils vont au devant de lui.*)

SCÈNE XXI.

Les mêmes, DUFRANC, *quelques Volontaires au milieu desquels, est un prisonnier Autrichien.*

VICTOR.

VIENS donc que je t'embrasse. D'où sors tu ? conte-nous ça ; pourquoi ne pas rentrer avec les autres ? comment tout s'est-il passé ? dis-moi donc.

DUFRANC.

Les soldats de la tyrannie,
Sans bruit, vers nos murs s'avançoient,
De nous surprendre ils se flattoient ;
Mais les enfans de la patrie
A combatre sont toujours prêts.

Digitized by Google

Nous partons, plus prompts que des traits,
Et nous chargeons avec furie.
Un feu vif et roulant, les arrête d'abord,
Et, parmi ce troupeau timide,
Porte le désordre et la mort.
Au feu, le fer succède, et cet instant décide.
Nous les serrons, la bayonnette aux reins,
Leurs morts jonchent la terre, et le reste, en allarmes,
Jettant les armes,
De son camp cherche les chemins.
J'étois à leur poursuite. O moment effroyable!
Mon épée est brisée, et leur nombre m'accable;
De liens odieux, je vois charger mes mains.
Deux soldats m'entraînoient; je frémissois de rage....
Enfin, soit adresse ou courage,
je me dégage;
De son fer, que j'ai pris, je frappe le premier,
L'autre se rend mon prisonnier.

VICTOR.

Vive la République! il n'y a que ce régime-là, qui fasse des héros. *A ce cri, le prisonnier Autrichien arrache sa cocarde noire, la foule aux pieds, et Véronique lui donne la sienne.*

DUFRANC.

O ma patrie!
A ton génie
J'ai dû ce moment de bonheur.
Oui, ma patrie!
De ton génie
Le feu soutenoit ma valeur;
Mais son influence divine
S'accroissoit aussi, dans mon cœur,
Par l'image de Victorine.

Digitized by Google

LE HARDI.

Le prix de la valeur t'est dû à plus d'un titre.

DUFRANC.

Je ne suis pas plus brave qu'un autre ; l'occasion m'a seulement mieux servi. A ma place, tu en aurois fait autant.

VICTOR.

Et vite, et vite, ma fille, donne lui un baiser pour sa récompense.

VICTORINE.

Mais, mon père.....

VICTOR.

Quoi ! mon père ! il sera probablement ton époux, ce soir.

VÉRONIQUE.

Oh ! si c'étoit moi, je ne me ferois pas tant prier.

VICTOR.

Il faut d'abord, ma fille, acquitter la dette de la patrie : le baiser que tu vas donner à Dufranc, sera pour la République, aprés la noce ; ils seront pour l'amour.

VICTORINE, *embrassant Dufranc.*

L'obéissance est mon devoir.

LE HARDI.

C'est la plus douce récompense des travaux d'un soldat.

Digitized by Google

VÉRONIQUE.

J'ai bien envie de le récompenser aussi.

SCÈNE XXII.

Les mêmes, L'OFFICIER, *et le reste des Volontaires.*

L'OFFICIER.

Je viens de la part du commandant, apporter à Victor, la décision du comité militaire en faveur de Dufranc. (*il lui remet un paquet.*) Je viens aussi annoncer à ce brave soldat qu'il est nommé lieutenant, et lui ceindre, au nom de la République, cette épée, dont elle récompense sa bravoure. Tourne-la sans cesse contre les ennemis de la patrie; mais s'il te falloit jamais recevoir des fers, dirige-la contre toi-même.

DUFRANC.

J'en fais le serment.

VICTOR.

Et je réponds bien qu'il le tiendra. Il s'agit à-présent d'en prêter un autre entre les mains de ma Victorine, et celui-là....

DUFRANC.

Celui-là ne sera pas plus dificile à remplir.

VICTOR, *les unissant.*

Et toi, ma fille?

Digitized by Google

VICTORINE.

La République, mon père, mon époux, voilà les trois objets de mes affections. Dieu! reçois le serment que je leur fais.

VÉRONIQUE.

C'est pourtant moi qui ai arrangé ce mariage.

DUFRANC.

Amour et fidélité, voilà ma promesse; et ses vertus autant que ses attraits sont ma caution.

VAUDEVILLE.

LE HARDI, *à Dufranc.*

JOUIS de ta double victoire
Sur l'ennemi, sur tes rivaux.
à Victorine. Et vous par des liens nouveaux,
Attachez le encore à la gloire.
La beauté, sans cesse, aux guerriers
Inspire une valeur nouvelle.
Rien ne fait croître les lauriers,
Comme les regards d'une belle.

L'OFFICIER.

RIEN n'embellit un grand courage,
Comme un grand amour pour les mœurs;
Mais l'art de leur gagner les cœurs,
Des graces est l'heureux présage.
Des vertus pour les faire aimer,
On fit d'aimables immortelles;
Pouvoit-on mieux nous exprimer
Ce que, sur nous, peuvent les belles?

VICTOR.

POUR établir les Républiques,
Le courage est le vrai moyen;

Digitized by Google

Mais elles n'ont d'autre soutien,
Que des mœurs pures et civiques.
Vers ce but portons les esprits ;
Choisissons Sparte pour modèle,
Et croyons pour donner le prix,
Que la plus sage est la plus belle.

DUFRANC, *au public.*

SEXE, objet de tous nos hommages,
Des arts aussi tu fais le sort,
Et jamais un auteur n'a tort,
Quand tu souris à ses ouvrages.
A ce tableau daigne applaudir :
Il est parfait, s'il est fidèle ;
Ici le peintre eut à choisir
Plus d'un brave, plus d'une belle.

FIN.

Digitized by Google